



CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

Anno/Anul XX. N. 200

Giugno/Iunie 1991

Noi Tracii

Mensile. Spedizione abb. postale Gruppo III 70% - 00187 Roma, Foro Traiano 1/A, Tel. 06/679.77.85

LES THRACES EN ANATOLIE. A PROPOS D'UN DES ORIGINELS FOYERS DE LA LANGUE ET DE LA CULTURE INDO-EUROPEENNES DANS LA MEDITERRANEE DE L'EST

Leonid A. Gindin

1. A partir de la période d'après-guerre jusqu'à nos jours, la thracologie témoigne d'un progrès toujours plus grand et régulier de toutes les disciplines qui en font partie, c'est-à-dire l'archéologie et la critique d'art, la philologie, l'histoire, la linguistique. Dans la thracologie, l'interdépendance des disciplines mentionnées ci-dessus est beaucoup plus grande que dans l'indoeuropéistique. Cela est expliqué par le fait que ce qu'on appelle l'indo-européen résulte des reconstructions pour le moins secondaires, tandis qu'en thracologie l'attribution des faits de la culture matérielle et des témoignages de la tradition gréco-romaine est facilitée par le caractère ramassé du territoire considéré comme thrace du point de vue chronologique et topographique. En outre, le Thrace comparé aux autres langues paléobalkaniques disparues est la langue la plus représentative de la zone de passage, qui forme une sorte de point d'attache entre les régions du Nord et Nord-Ouest des Carpathes et de l'Anatolie. Ce qui est surtout important, ce sont les correspondances entre le thrace et le balte (qui sont de caractère génétique), d'une part, et celles entre le thrace et les langues hittito-louvites (appartenant à une aire), d'autre part. Les faits historiques et philologiques y sont de première importance. Les Thraces (à côté des autres peuples paléobalkaniques) avec les Grecs et les tribus hittito-louvites sont attestés dans les textes indo-européens les plus anciens. J'ai en vue tout d'abord l'Iliade qui d'après sa tradition épique et folklorique remonte au XIII-e siècle av. J.C. C'est à la même période que remontent les premières mentions des toponymes-clefs homériques (d'origine thrace) «Troia» et «Ilios/on», qui cor-

respondent au hitt. Taruiša et Wilušija resp. Wiluša: les deux premières formes sont attestées dans les Annales de Tudhalijaš IV (c. 1250-1220 av.J.C.), la dernière - dans le traité de Muvattalliš (c. 1306-1286 ou 1325-1305 av.J.C.) avec Alakšanduš de Wiluša; cf. encore drdnj (= gr. hom. «Dardanoï») dans le texte égyptien, consacré à la bataille de Kadeš (XIV-XIII av.J.C.). Plusieurs toponymes et antroponymes thraces y compris ceux qu'on rencontre chez Homère sont fixés dans les tablettes du linéaire B (v. Duridanov. - LB XXVIII, 1, avec littér.).

2. La présence des tribus balkaniques (des Thraces avec les Daces et les Moesiens, des Phrygiens etc.) en Anatolie n'est contestée par personne depuis bien longtemps. Néanmoins pendant les 10 dernières années le problème de la prédominance de l'élément ethnique thrace parmi la population de la Troie homérique a été résolu «in corpore», cf. mes ouvrages sur ce sujet, y compris l'article «Thrace et Troie d'après les données linguistiques» (LB XXI/1, 1978) et le V-e chapitre de mon livre «La plus ancienne onomastique des Balkans orientaux. (Isoglosses thraco-hittito-louvites et isoglosses thraces et micrasiatiques)», Sofia, 1981 (en russe, avec un résumé français); mon autre livre «Troja und Thrakien» est maintenant sous presse en Bulgarie. Dans ces ouvrages est établi un réseau d'isoglosses thraco-troyennes (homériques) liant le sud-est des Balkans et le nord-ouest de l'Anatolie dans une même aire. Tout cela a permis de révéler sur le territoire de Troie des noms propres d'origine thrace. Plus bas je donne le matériel concret. Maintenant je cite seulement les noms propres grecs d'origine thrace, tels que *Skaioi pylai* - la porte principale dans la Troie homérique; *Xandos* - un autre nom («en langue des dieux») de *Skamandros*, fleuve principal de la Troie homérique; *Aristve* - ville dans la Troie homérique; *Kavrionis* - le nom du fils naturel de *Priamos*, cf. *Kevrineoi andres* (Hop. ep. 10), chez les auteurs des époques postérieures *Kevrev* est un fleuve, une divinité de fleuve, une ville dans la Troie homérique, une région de la ville de *Kavrenia* etc.; *Resos* - chef des Thraces venus pour aider les Troyens (X-e chant de l'Iliade), fleuve dans la Troie homérique; *Eptaporos* - fleuve dans la Troie homérique; *Perkote* - ville sur la côte de l'Hellespont en Asie Mineure, dans la Troie homérique; - élément ethnique de la Troie homérique; *Dardanoi* -élément ethnique de la Troie homérique(deuxième par son importance après les Troyens proprement dits), conduit par Enée; *Dardania* - région dans la Troie homérique entre *Sekeia* et *Skipsis*; *Dardaniai pylai* - l'une des portes de la Troie homérique; hom. *Troie*, plus archaïque *Troie - Troesia* - territoire régi par Priam, i.e. la Troade, et aussi la ville principale du royaume de Priam, égale à la Troade; hom. *Ilios* (plus rare *Ilion - Filios* - ville principale de la Troie de Priam; *e Pergamos, to Pergamon, ta Pergama* - citadelle à Troie, toponyme moesien *Pergamos, Pergamon*; *Killa* - ville dans la Troie homérique où se trouvait le sanctuaire principal d'Apollon, *Killaïos* - fleuve qui commence dans la *Ide, Killaïov* - montagne à Troie et à Lesbos; *Seleia* - ville et région au pied de l'Ide à Troie, au nord-est d'Ilion. Il y a deux cas qui forment un type intermédiaire unissant dans une série syntagmatique des lexèmes thraces et hittito-louvites. Les lexèmes témoignent de l'unité culturelle et historique de l'aire comprenant le sud-est balkanique et le nord-ouest de l'Anatolie; ce sont: (A) hom. *Peiros*, var. *Peiroos (Imbrasides) - Perfos*, avec un allongement compensatoire après la chute de F. -c'est le nom (mentionné dans le Catalogue troyen) du chef des Thraces égéens qui, contrairement aux Thra-

ces de Rhesos, avaient dès le début pris le parti des Troyens; *Peiros* est en même temps identique au nom du dieu équestre thrace (historiquement - le dieu de l'orage) *Hiros* - Perw = à travers le grade *herw = , aussi bien qu'au nom du dieu de l'orage hittito-louvite Perwa : Pirwa, cappad. Perua; cf. aussi le toponyme *Peirossos* - région à Troie non loin de la Zélée (Strab. 589, 17) *perwosso = perwassa = 'pays pieurreux, montagneux'; *Imvrasides (Peiros)* c'est le patronyme du nom propre *Imvrasos*, celui-ci basé sur l'appellatif louvite im(ma)ri = / = , gén. sing. adj. immarašši = , dat. sing. im(ma)rašša, cf. DINGIR.MES Imrašši, DImmaršija etc. On pourra aussi mentionner le thème purement hittito-louvite dans le nom de l'île *Imvros* habitée par les Thraces; le syntagme reconstruit se présente donc comme *Perwo = Imrassi = .

(B) Hom. *Sarpedon* - roi lycien, chef des Lyciens méridionaux (II groupe de Lyciens) dans l'Iliade; époque du cap *Sarpedon* en Thrace et roi de la ville portant le même nom; une chaîne de montagnes; la côte; l'onomastique géographique en Cilicie qui jusqu'aux détails coïncide avec la côte de Thrace non loin de l'embouchure de l'Hébros, près de la ville d'Enos. *Sarpedon* c'est une formation hybride hittito-louvito-thrace dont la première partie coïncide du point de vue formel, fonctionnel et sémantique avec l'adverbe hittito-louvite (attesté dans le matériel du I millen. av. J.C.) *s(a)r = pa/i, cf. lyc. hrppi 'über; au-dessus de', et la deuxième partie est un thème balkanique continental par excellence signifiant 'terre' en thrace, macédonien -don, -don, mygdonien (phrygien) -gdon-, cf. pré grec *Do(m)*-de l'indo-eur. *ghdhom *dhg'hom. La liste bien considérable des noms propres troyens d'origine thrace peut être complétée par le matériel anthroponymique de la généalogie d'Enée (Il. XX, 215-240); tous les noms de cette généalogie excepté *Erihadonios* ont des toponymes parallèles hors Troie (en Thrace): *Aineias* - chef des Dardaniens; *Arhises* - père d'Enée; *Kapys* - son grand-père; *Assarakos* - son arrière-grand-père; *Tros* - son trisaïeul; *Dardanos* - le père de ce dernier; quant aux noms à partir de *Peiros* cf. encore la revue par V.L. Taymbursky de mon livre mentionné ci-dessus (LB XXX/1, 1987).

3. Selon mes derniers résultats, obtenus grâce à l'interprétation linguistique et philologique des textes homériques et hittites (v. aussi les ouvrages de V.L. Tsymbursky), les Grecs achéens (hitt. Ahhijawa) ont lutté contre Troie habitée principalement par les Thraces (Troyens et Dardans proprement dits), mais aussi par les Louvites (Lyciens de Zélée). Les derniers se sont maintenus en tant que dissémination insulaire ethnique tout au moins à partir de Troie II (c. 2500 av. J.C.), après le déplacement de la majorité des Louvites à travers l'Hellespont vers le sud-ouest et le sud de l'Anatolie, là où on les trouve à l'époque historique.

Quant aux noms propres de la Troie homérique, l'élément louvite et hittite y est aussi bien représenté par des ethnonymes et des toponymes. Ce sont: *Lykia* (louv. *Lukka) et *Mikra*, et *Troike*, égale à *Zeieia* - région à Troie dépendant de Pandaros; peut-être aussi *Lykioi* qui apparaissent dans les formules telles que *Troes kai Lykioi kai Dardanoi* (Il. VIII, 173; XI, 286; XV, 425; 486; XVII, 184) et *Troes kai Lykioi* (Il. XVI, 564), *Troon kai Lykion* (Il. VI, 77-78); *Kilikia* - région limitrophe au sud de la Troade; ses habitants Kilikes - Hilakku etc. des sources assyriennes; ce nom est lié avec hom. *Killa*, mentionné ci-dessus; *Pedasos* - ville des

lélègues, située à l'ouest de Lyrnessos, cf. le toponyme hittite Petašša (peda = 'place; lieu'); *Leleges* - nom d'une tribu légendaire, attestée au sud-ouest de l'Asie Mineure et identifiée avec les Cariens. Le matériel ci-dessus semble contraire à mes récentes conclusions selon lesquelles le territoire de la Troade homérique a été libre de toute toponymie hittito-louvite (v. les ouvrages ci-dessus). De plus, la colonisation mycénienne de l'Anatolie occidentale, dans les cadres de laquelle la guerre de Troie peut être placée, n'atteignit que le fleuve de *Ermos* séparant la Mysie et la Lydie (v. la carte des découvertes archéologiques mycéniennes de Goetze: Bittel, Proceedings APhS 128, 2, 1984, p. 115; le point le plus au nord, sans compter Gyssarlik est la ville de Pitane à l'embouchure du fleuve Kaïkos). C'est sur cette ligne que la colonisation mycénienne fut arrêtée par des tribus thraces et phrygiennes peuplant dans cette période toutes les régions du nord-ouest anatolien à partir de la Lydie jusqu'à la Propontide ce qui est bien confirmé par l'étymologie des hydronymes et toponymes de cette aire qui compose (avec les régions thraces au nord d'Hellespont) une sorte d'espace onomastique continue.

4. Une symbiose ethnolinguistique lycio-(historiquement - louvito-)thrace reflétée dans la toponymie de la Troade et aussi dans les témoignages historiques et philologiques de l'Iliade est la suite directe des contacts d'aire entre les Louvites et les Thraces dans la période préanatolienne, ces contacts étant localisés à l'Est des Balkans et sur les territoires contigus aux steppes situées au Nord-Est de la Russie méridionale, ce que j'ai écrit à maintes reprises dans mes ouvrages. Ce qui est caractéristique des isoglosses thraco-louvites reflétant les contacts ethniques mentionnés, c'est la présence de la toponymie (proto)thrace appartenant à la couche indo-eur. balkanique la plus ancienne qui puisse être reconstruite; celle-ci est pratiquement «autochtone», remontant au moins à la fin du IV-III millinaire av.J.C. (l'âge de bronze bas aux Balkans).

5. L'unité linguistique et historico-philologique du sud-est des Balkans et du nord-ouest anatolien attestée si tôt dans les sources écrites, correspond aux données archéologiques, présupposant l'unité de la culture matérielle de ces territoires qui faisaient tout le long du III-e et au début du II mill. une aire plus au moins homogène. Cette idée est bien confirmée par la synchronisation des résultats des sites à plusieurs couches en Bulgarie (Ezero et Iunacité) avec les couches de Troie à Gyssarlik et des fouilles de grand importance à Dimirci-hüyük (par Korfmann). Il existe des problèmes bien sérieux liés avec Troie VI et ses rapports avec les Balkans. Certains savants considèrent cette couche comme thrace, ce qui est confirmé par l'analyse linguistique et philologique de la toponymie et de l'hydronymie de la Troade, bien que son caractère archéologique et ethnique monolite soit fort discutable, compte tenu des rapports de Troie VI avec le monde grec (Blegen, suivi par Mellaart se basant sur la céramique minienne grise et mycénienne). Selon les archéologues ayant étudié Ezero et Iunacité (N.Ia.Merpert et d'autres), la continuité de leurs cultures archéologiques qui prennent leur début à l'âge de bronze bas (3-e quart du IV mill, - 17-e horizon de Iunacité, Ezero A I) et témoignent d'une certaine succession de développements culturels, se constate jusqu'au commencement de l'âge de fer, c'est-à-dire jusqu'à la formation de l'ethnos thrace historiquement attesté. Cette aire qu'on peut désigner «protothrace»

grâce aux découvertes archéologiques en Thrace historique, pourra aussi bien être considérée comme l'un des foyers de la culture pré-indo-européenne, car l'archéologie ne peut pas pour le moment différencier du point de vue ethnique les antiquités indo-européennes pour une époque si lointaine (fin du IV - III mill. av. J.C.). Cette affirmation vaut ainsi pour Gyssarlik où il n'est non plus possible de différencier les antiquités archéologiques thraces et louvites à l'intérieur d'une culture homogène (éventuellement indo-européenne).

6. L'ensemble du matériel linguistique, philologique et archéologique placé dans les cadres chronologiques et géographiques bien définis peut servir d'un point de départ dans la solution des problèmes de la dialectographie et de la reconstruction indo-européenne dans les cadres d'un fragment de l'histoire de la culture et de la langue indo-européenne dont on pose le principe de l'existence sur la côte Est de la Méditerranée respectivement à la périphérie ouest de la zone circumpontique, comprenant les Balkans (de l'Adriatique à la Mer Noire), le nord-ouest de l'Anatolie et les steppes de la côte nord de la Mer Noire. Cette conclusion correspond très bien avec les conclusions qu'on trouve dans un article de N.Merpert qui vient de paraître dans le recueil «Orient Ancien», Moskow, 1988. Dans cet article il s'agit des régions de contacts continus des cultures archéologiques dans la zone circumpontique. Et comme résultat de ce long processus de la convergence des groupes ethniques (ces derniers étaient parfois hétérogènes) ils se sont développés en communauté ethnique ayant les caractéristiques linguistiques communes. C'est au premier quart du XIX-e siècle apr.J.C., que cette communauté linguistique a été désignée par un terme conventionnel «communauté indo-européenne». Mais c'est le thème de mon futur travail.

Les considérations dessus émises témoignent bien clairement de l'importance des données thraces pour les disciplines qui doivent servir de base à l'indoeuropéistique moderne dans la reconstruction des aspects d'une aire de l'indo-européen en rapport avec des cultures archéologiques concrètes.



IDEEA LITERARĂ STRĂROMÂNĂ

ARTUR SILVESTRI

În 1969, când, foarte tânăr fiind, mă aflam la Potenza, găzduit de acest admirabil savant care este arheologul Dinu Adameșteanu, am găsit, într-un număr mai vechi al «Revistei Scriitorilor Români», un studiu unde, între altele, stătea și mențiunea privitoare la un «act martiric» asupra pătimirii lui Montanus (un daco-roman de la Singidunum), ca și un paragraf - ori poate mai mult - cu referință la Niceta de Remesiana, «apostolul Dacilor», scriitor de limbă latină, după câte am înțeles. Consternarea mea fuse absolută căci în nici una dintre istoriile literaturii române pe care le răsfoisem nu se făcea mențiune la astfel de producțiuni și chiar dacă o anumită neîncredere trebuise să am, totuși am reținut pe o fișă această curiozitate ispitind la cercetări noi și amănunțite. Ceva, ca o nerăbdare în a rupe un vâl secret a rămas însă, și emoția aceea se regenera ori de câte ori îmi veneau în minte întâia lectură și tulburare care o însoțise. Apoi, stimulat de citirea lui Hasdeu, a lui Pârvan și Iorga, a lui G. Călinescu și întemeiat pe sinteza dedicată Tracilor de Iosif Constantin Drăgan, am înțeles că fenomenul de continuitate e hotărâtor într-o cultură și a face investigații asupra literaturii Românilor *de substrat* nu-i o extravaganță ci o necesitate pe care cultul adevărului științific o reclamă. Așa fiind, și cu sentimentul că în știință îndrăzneala este esențială, am îmbrățișat de îndată ipoteza lui Ioan G. Coman privitoare la «scriitorii bisericești în epoca străromână», având deopotrivă sentimentul unei restaurații și satisfacția unei năzuințe tainice tradusă, în fine, în concret. Această dintâi sinteză, cu apariția în 1979, alături de monumentală contribuție a lui Nestor Vornicescu (*Primele scrieri patristice din literatura noastră - secolele IV - XVI*, din 1984) susțin o idee literară fundamentală și propun cercetătorilor, din cele mai diferite domenii, o materie de studiu nu atât nouă cât organizată într-un fel inedit și arătând organicitate.

Ideea nu-i, la drept vorbind, recentă, recente sunt perspectiva și încredințarea că avem de-a face cu o epocă literară și nu doar cu o creație în marginile istoriei eclesiastice. Esențială rămâne această strămutare de accent de pe teritoriul exclusiv religios către acela propriu-zis «laic», atât cât putea să fie «laică» o literatură emanată în Evul mediu timpuriu și în antichitatea târzie, din medii culte și unde confruntările confesionale definesc orânduirea mentalităților. Însă cele dintâi ipoteze privind «literatura străromână» au vechime și trebuie puse în legătură cu un anumit *complex al antichității absente*, pe care îl arată istoriografia moldavi (ai secolului al XVII-lea), cronicarii munteni și chiar Stolnicul Cantacuzino. «Istorie rumânească» trebuie să fi fost, însă lipsea documentația proprie, lipseau izvoarele interne - aceasta este ideea pe care, la o vreme, o întâlnim cercetată, mai întâi de Dimitrie Cantemir. *Legenda «arderii cărților» scrise în latinește*, pe care acesta o consemnează în

Descriptio Moldaviae (încă necercetată de istoriografie) spune mai mult decât putem înțelege azi, când trecură încă două sute și mai bine de ani de când se făcuse acea mențiune și când știri pe care probabil Cantemir le cunoștea s-au stins demult. Din această legendă nu rămase decât o senzație de bizar și un sentiment al unei damnațiuni istorice înălțată la simbol și necontrolată științificește, după cum nu izbuti să se impună nici chiar formula lui Samuil Micu, acela care (în *Scurtă cunoștință a istorii Românilor*) susținu începutul literaturii românești cu scriitori din Sciția Mică, cu Ioan Cassian, cu Dionisie cel Mic, Niceta de Remesiana. Circulația manuscrisă a unei astfel de cercetări asigură poate o penetrație secretă a ideii (ajungând a impresiona, între alții, pe Aron Densușianu) însă conștiința publică rămase încă insensibilă în fața acestor eforturi de restaurare. Totuși, în chip treptat, se adunară și se traduseră mai multe din producțiunile acestor «râmleni» a căror apartenență la istoria culturii creștine a Românilor începu să se impună și sfârși prin a deveni certitudine; însă nu, desigur, și apartenența lor la istoria literaturii propriu-zis române. Astfel se traduseră în românește scrisoarea «a prea cuviosului părintelui *nostru* (s.n.) Casiiian Râmleanul către Leontie egumenul» și un «cuvânt» (al XVII-lea) al Sfântului Casiiian Râmleanul (la sfârșitul secolului al XVIII-lea); apoi «Pătimirea lui Sava Gotul» (la 1836), adăugându-se la acestea traducerea lui «Te-Deum», dar fără cunoștința «străromânității», de către Dosoftei (în secolul al XVII-lea).

Începură astfel să se adune fragmente dintr-un *corpus literar străromân* cărora nu le lipsi decât o idee integratoare spre a le da, deopotrivă cu aceea confesională, semnificația învederată de document literar. Însă însemnări se prodususeră. Mai întâi se încearcă, în nemțește (la 1838) Mihail Kogălniceanu într-o schiță care, apărută în română abia la 1895, cu titlul de *Limba și literatura românească sau valahică*, introducea supoziția unor documente scrise în românește în secolul al XI-lea și resuscita legenda «arderii cărților» luată de la Dimitrie Cantemir. După o vreme, la 1875, Vasile Gr. Pop, în *Conspectul asupra literaturii române și scriitorilor ei de la început și până astăzi, în ordine cronologică*, începe a viziona fenomenul odată cu momentul dacic și face din documentul epigrafic o întâie dovadă de creație literară la Daco-Romani. Însă ideea nu se impune și, odată cu *Conspectul...*, căzu în uitare (fiind semnalată de mine abia în 1982, în «Luceafărul», nr. 43/1989, p. 6).

Totuși, documentele se strâng și începură chiar să apară, odată cu traducerile, și întâile monografii; de la 1890 și până după 1950, se clarifică imaginea creațiilor străromâne situate încă în chip indecis între istoria bisericească și aceea literară. Niceta de Remesiana fu comentat de Ioan G. Coman pe la 1948, din prefetele lui Dionysius Exiguus începu a se traduce încă de la 1937, știri (și o traducere) despre Auxentius de Durostorum găsim într-o monografie a lui Iorgu Stoian (la 1938), o monografie îi dedică, în 1898, lui Ulfila, cercetătorul C. Erbiceanu, care menționa, tot acolo, și pe Teotim I. În schimb, Teotim II era publicat, la 1894 (în «Biserica Ortodoxă

Română», nr. 3) de Gherasim Timuș, iar Ioan Cassian se înfățișă în versiuni românești moderne atât la 1925, 1929, cât și la 1947; opera lui Valentinian își găsi în Ioan Rămureanu un exeget. Această documentație se însoți cu precizările de istoriografie a culturii, făcute, mai întâi de toate, de Raymund Netzhhammer (*Creștinătatea în vechea Tomi*, 1904) și Vasile Pârvan (*Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, 1911), de unde se trag, o vreme, cele mai multe din comentariile dedicate acestei epoci. Însă mențiunile nu se opresc aici, și după 1950 studiile de erudiție ori de sinteză se înmulțesc. Ioan G. Coman (cu câteva cercetări apărute în «Ortodoxia», nr. 1/1968 și nr. 2/1977, în «Studii Teologice» nr. 3-4/1975), Mircea Păcurariu (în *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, vol. I, 1980, continuând un studiu din «Mitropolia Ardealului», nr. 3-4/1972), Al.I. Tăutu (*Dionisie Românul*, 1967) se încearcă din felurite perspective confesionale, a dezlega câte ceva din misterul străromân. Însă, treptat, încep a pătrunde astfel de informații și în istoria literaturii, întâi de toate cu încercări care în sine nu conving. Câte ceva este găsit, nu mult, la I.G. Sbiera (*Contribuiri pentru o istorie socială, cetățenească, religioasă bisericească și culturală literară a Românilor*, 1906) și la Alexe Procopovici (*Introducere în istoria literaturii vechi*, 1922), unde intuițiile lui Vasile Pârvan sunt urmate atent. Peste încă o vreme se vor face mențiuni asupra străromânilor de către P.P. Panaitescu (*Introducere în istoria culturii românești*, 1969), Octavian Lazăr Cosma (*Hronicul muzicii românești*, I, 1973) și Ștefan C. Alexe (într-o monografie asupra lui Nicet a de Remesiana). Însă o adevărată confirmare a «ideii literare străromâne» deveni posibilă abia după 1980, recentă fiind, așadar, traducerea în *literar* a ceea ce, cunoscându-se demult, era socotit a fi doar *eclesiastic*.

Și, totuși, care să fi fost temeiul acestei lungi întârzieri? Explicația nu-i simplă, însă ea se organizează în jurul prejudecăților de periodizare oferite de modelul istoriografic occidental, istoria literaturii devenind o disciplină de studiu care, în formele inițiale, înălța în abstract o evoluție proprie acestei structuri regionale. Apoi, aparența unei rupturi, căci în urma «străromânilor» nu se evidențiază o literatură în limba *direct românească* și continuitatea substanțială, dovedită abia acum, nu se întrevedea. În sfârșit, sentimentul, de altminteri explicabil principial, al apartenenței acestor autori la o literatură care, vehiculând o ideologie universalistă, n-ar fi putut să se specifice geografic și să se diferențieze. Însă tocmai contribuția substratului geto-dacic dă acestei literaturi creștine de la Dunărea de Jos nota ei specifică și îi asigură perpetuarea, însoțind și exemplificând o populație de sedentari. Astfel încât, putem zice și noi, nu doar cu emoție, ci și cu seninătatea asigurată de dovezi: avem o «epocă literară străromână». Documentele ei rămân doar a fi culese mâine, într-un viitor care, în definitiv, a început.



CONTRIBUȚIA «CĂLUGĂRILOR SCIȚI»

Prof. dr. D. STĂNILOAE

Nu ne gândim la o expunere completă a împrejurărilor în care s-a produs intervenția «călugărilor sciți» sau daco-romani în dezbaterile hristologice la începutul sec. VI și a multor probleme, încă nedeplin clarificate, referitoare la persoanele și la modul în care s-a produs intervenția lor. Aceasta ar cere o cercetare și o extindere care depășește spațiul ce ne stă la dispoziție pentru o simplă introducere la traducerea scrierilor în care s-a precizat aportul lor¹. Pe de altă parte, preocuparea noastră principală se referă la conținutul dogmatic al intervenției lor.

Vom da numai o schiță generală a acestor împrejurări și o sumară prezentare a luptei lor pentru a-și impune formula hristologică, sfârșind cu indicarea fazei în care se află problemele referitoare la două din persoanele acestor călugări.

Sinodul ecumenic de la Calcedon afirmase, în general, credința Bisericii că Iisus Hristos este unic ipostas în două firi și anume ipostasul care, fiind «născut înainte de veci din Tatăl după dumnezeire, în zilele mai de pe urmă s-a născut din Fecioara Maria, Născătoarea de Dumnezeu, după umanitate». Prin aceasta, se dezaproba atât monofizismul, care afirma amestecarea celor două firi într-una singură, cât și nestorianismul, care afirma că fiecare fire își are ipostasul ei și Hristos nu este unit cu Fiul lui Dumnezeu decât «prin relație», ca un prooroc oarecare.

Dar în expresia Sinodului că cele două firi «concură într-o persoană și într-un ipostas» nestorienii socoteau că văd lăsată puțința afirmării că firea omenească se alătură oarecum de la sine de cea dumnezeiască, deci are în oarecare măsură un ipostas al ei, că nu și-a format-o Fiul lui Dumnezeu însuși ca fire a ipostasului Său dumnezeiesc; în afară de aceea se dădea impresia că firele se mișcă prin ele una spre alta ca niște persoane, că nu ipostasul Fiului își formează firea sa omenească.

Aceasta închidea pe de altă parte monofiziților calea spre apropierea de Biserică, căci socoteau că Biserica s-a apropiat prin acest sinod de nestorianism. Iar reproșul acesta nu lăsa pe toți ortodocșii nepăsători.

În special împărații din Bizanț, dornici să restabilească unitatea cetățenilor în credință, înclinau de aceea să reducă importanța Sinodului de la Calcedon, sau să se admită ca adaos vreo formulă care să înlăture puțința nestorienilor de a-l interpreta într-un sens favorabil lor.

Aceasta l-a făcut pe împăratul Zenon, la 482, să dea decretul «Enoticon», în care, cu aprobarea patriarhului Acaciu, cerea tuturor să se respecte primele trei Sinoade ecumenice, dar să nu pomenească pe al patrulea. Aceasta a făcut Biserica din Apus să se rupă de cea din Răsărit, dând naștere schismei acaciene. Tendința monofizită au manifestat-o și împărații de după

aceea. Încurajați de ei, se acorda de unii atenție și adaosului patriarhului monofizit al Antiohiei, Petru Gnafeus (488): «Cel ce Te-ai răstignit pentru noi» la cântarea «Sfinte Dumnezeule». Prin aceasta se atribuia Sfintei Treimi sau ființei dumnezeiești puțința pătimirii (theopashitismul). Monofizitismul susținut și de împăratul Anastasie I a provocat la 512 o revoltă populară condusă de generalul Vitalian, originar din Zaldapa (Scythia Minor). Dar unii ortodocși, din opoziție față de aplecarea autorităților spre monofisism, înclinau spre nestorianism.

Dar ortodocșii adevărați nu voiau să încline nici spre nestorianism. Se simțea trebuința unei formule care să precizeze învățătura Sinodului de la Calcedon atât împotriva interpretării nestoriene, cât și împotriva învățăturii monofizite. Numai așa se putea susține unitatea între creștini, întărindu-se în fața ambelor tendințe autoritatea Sinodului de la Calcedon².

Această formulă au aflat-o «călugării sciți». Ea suna: «Unul din Treime a pățimit cu trupul». Prin ea se afirma, împotriva nestorienilor, că nu un om a pățimit pentru noi, dar nici întreaga Treime, deci ființa Ei dumnezeiască, ci una din Persoanele Ei, întrucât și-a luat trup.

*

Conținutul nesfârșit de important pentru oameni al acestei formule are ca temei deosebirea ce au făcut-o prin ea călugării daco-romani între *persoană* și *natură*. Persoana e nu numai existența concretă a firii, ci și modul existenței ei ca relație. În Dumnezeu, Tatăl, Fiul și Duhul Sfânt realizează relațiile interioare ființei divine. Dar așa cum persoana umană e capabilă de relații nu numai cu semenii de o ființă cu ea, ci și cu cele ce nu sunt de o ființă, cu atât are această capacitate Dumnezeu Cel în Treime, care le-a creat pe toate. Aceasta au exprimat-o monahii daco-romani prin termenii «propriu» sau «compus», referite la ipostasul Cuvântului făcut om.

Iar relațiile persoanei cu cele de altă ființă sunt de multe feluri. Omul poate avea relații cu cele ce-i devin mai mult sau mai puțin proprii ca unuia ce le posedă sau le folosește, sau cu care își îmbogățește ființa fără să o altereze. Aceasta pentru că poate fi în relație și cu semenii cu care comunică - Fiul lui Dumnezeu poate realiza cu oamenii o relație de partener în dialog, dar pentru deplinătatea unei astfel de relații își poate adăuga firea omenească existenței sale fără să altereze ființa sau pe cea omenească.

Aceste adevăruri, singure mântuitoare, le-au pus în lumină pe plan teologic - printr-o înțelegere reală a lui Hristos Cel din Noul Testament - în modul cel mai clar, călugării daco-romani de la începutul sec. VI, deschizând prin aceasta calea spre aprofundarea hristologiei adevărate a Bisericii prin Leonțiu «de Bizanț» și prin Sf. Maxim Mărturisitorul și al oricărei fructificări a ei cu folos din ce în ce mai mare. Această hristologie adevărată, singura eficientă și mântuitoare, s-a situat pe poziție de mijloc între monofizi-

tismul care confunda umanitatea cu dumnezeirea, făcând neputincioasă dumnezeirea și nemântuită omenirea, sau anulându-le pe amândouă, tendință agreată în mod deosebit în părțile orientale, și între nestorianismul care ținea mai mult sau mai puțin separată umanitatea de dumnezeire, curent care, deși a luat forma cea mai accentuată în Orient, a rămas într-un grad mai atenuat agreată până azi în Occidentul care nu trăiește o deschidere destul de limpede spre taina și spre prezența dumnezeirii în Hristos, ajungându-se să se vorbească azi despre El ca despre «un om pentru oameni», iar în denomi-națiunile ieșite din Reformă evitându-se să se vorbească despre Iisus ca despre Dumnezeu Cuvântul, sau despre Maica Lui ca Născătoare de Dumnezeu și ca Fecioară.

Călugării daco-romani au accentuat cu putere credința în «coborârea din cer a lui Dumnezeu», dar afirmând că Dumnezeu însuși s-a făcut om și a pățimit și s-a răstignit pentru noi, au accentuat tot atât de mult valoarea eternă a omului în ochii lui Dumnezeu și mântuirea ca stând în mod principal în biruirea morții prin înviere, în biruirea acestui tragic fenomen care apasă cu non-sensul lui existența omenească. Dumnezeu merge până acolo încât ia asupra Lui pătimirea morții pentru noi, suferind cum suferim și noi, dar face din această pătimire un mijloc de scăpare a noastră de moarte. Hristos este Dumnezeu venit în maximă apropiere de noi, pentru că noi suntem făcuți capabili de această maximă vecinătate cu El. El vine atât de aproape încât se face și rămâne veșnic om ca să rămânem și noi în unire cu El în veșnicie. Își adeverește apropierea maximă de noi prin acceptarea umanității noastre, primind chiar patima și moartea noastră, dar nu ca să rămânem în ele, ci ca să le învingă pentru noi. De aceea pe cât de mult se accentuează în Hristos apropierea lui Dumnezeu de noi, tot pe atât se accentuează în El realitatea umanității noastre. De aceea prin împărtașire Îl primim pe El însuși ca ipostas, dar îl primim în umanitatea noastră în care ni s-a făcut accesibil, în umanitatea noastră concretă, împreună-pătimitoare cu noi, în umanitatea corporală, dar transfigurată sau inundată de spirit și de dumnezeire. Prin aceasta călugării daco-romani au pus în evidență chiar valoarea și taina trupului omenească. Trupul omenească a fost făcut trupul lui Dumnezeu Cuvântul pentru veci, ca să strălucească prin el lumina și viața dumnezeirii. Dacă prin trupul persoanei umane lucrează spiritul omului, dacă prin el se arată pornirea lui de ajutorare și de dăruire, de ce n-ar putea lucra cu atât mai mult prin acest trup și Dumnezeu Cuvântul, care l-a creat?

Poate că această situație pe poziția de mijloc sau de cumpănă echilibrată, care slăvea în înțelegerea lui Hristos iconomia Lui mântuitoare și marea milostivire a lui Dumnezeu față de oameni, le-a fost ușurată călugărilor daco-romani și de spațiul de mijloc între Orient și Occident în care au trăit ei, împreună cu toată populația traco și daco-romană. Ei vorbeau o limbă de origine latină, dar aveau legături deosebit de strânse cu Constantinopolul și, prin el, cu tot Orientul creștin. Ei au împlinit atunci o funcție de împăcare

până la un loc între creștinismul răsăritean și cel apusean. Poate că aceasta este o misiune la care era chemat poporul daco-roman. Ei au fost ajutați în lupta pentru acest echilibru și în impunerea lui și de generalul Vitalian, originar din aceeași Scythia Minor și înrudit cu ei, și de împăratul Justinian, ridicat din aceeași traco-romanitate care umplea spațiul între Orient și Occident.

NOTE

1. O expunere a acestor împrejurări și a datelor referitoare la persoanele și la lupta «călugărilor sciți» pentru formula lor ne-au dat: Dr. Nestor Vornicescu, mitropolitul Olteniei, *Primele scrieri patristice în literatura noastră în sec. IV-XVI*, Craiova, 1984, pp. 74-79; I.G. Coman, *Scriitori teologi din Scythia Minor*, București, 1979; I. Răm ureanu, *Evenimentele istorice înainte și după Sinodul de la Calcedon*, în «Studii Teologice», 1970, nr. 3-4; Pr. V.G. Sibiescu, *Călugării sciți*, Sibiu, 1936; Ilie Frăcea, *Leontios Byzantios*, Atena, 1984.

2. Dr. Nestor Vornicescu spune despre dezbinarea ce domnea atunci între creștini: «Nestorie și monofiziții de diferite nuanțe aveau un număr însemnat de partizani și printre călugări. La Constantinopol partida influențată de nestorianism se sprijinea mult pe monahii numiți «achimii» (neadormiți) susținuți în mod discret de Roma» (*Op.cit.*, pp. 74-75).



DESPRE ORIGINEA ROMÂNILOR

Argumente lingvistice

ERNST GAMILLSCHEG

Umanistul născut și răposat în Toscana, Poggio Bracciolini, scria la răspântia dintre veacul al 14-lea și al 15-lea: «În părțile Sarmaților de sus, se află o colonie, care, cum se spune, ar fi fost lăsată acolo de împăratul Traian. Așezată între atâtea popoare barbare, ea a păstrat multe cuvinte latine, care au fost însemnate de Italienii umblați în acele părți. Așa, oamenii spun acolo: oculum, digitum, manum, paucus și multe altele de acestea. Aceste cuvinte arată că acei oameni descind din coloniștii pe care Romanii i-au lăsat acolo și că în această colonie se vorbește latinește.»¹

Prin aceste cuvinte a fost rostită, acum 500 de ani, pentru prima dată, părerea că Daco-Românii, adică Românii, trăitori în regatul de azi al României, în fostele principate ale Moldovei și Munteniei și în părțile românești din fostul regat maghiar, continuă fără întrerupere pe vechii coloniști ai împăratului Traian. Faptul că știrea despre ființa unui popor latin a fost adusă în Apus de Italieni nu e un joc al întâmplării. Negustori genovezi

răsbătuseră cu două sute de ani înainte de Poggio Bracciolini până la Marea Neagră și-și întemeiaseră acolo schelele. Deosebit de aceasta, la începutul veacului al 14-lea, familia Angevinilor din Neapole fusese chemată pe tronul Ungariei și adusesse cu sine, întâi la curtea din Buda, numeroși negustori italieni și aceștia, la fel, au ajuns în contact cu voievodatele românești ale Moldovei și Munteniei, care stăteau atunci sub suzeranitatea maghiară. Papalitatea se interesa, îndeosebi în veacul al 14-lea, de principatele românești, în care dorea să-și întindă autoritatea prin întemeierea de arhiepiscopate catolice. Cu toate elementele neromane pătruse în limba românească, unui Italian nu-i putea scăpa înrudirea propriei lui limbi cu româna, atunci când compara *ochi* cu *occhio*, *pâine* cu *pane* și altele.

Ideea, care apare la început atât de firească, a autohtoniei Românilor pe locurile lor actuale de așezare, a fost contestată în anul 1871, când Robert Rössler și-a publicat studiile sale despre Români. După acesta, originea Românilor este de căutat în Tracia, Macedonia, Iliria, Moesia, Sciția și numai acolo nu, unde îi întâlnim de fapt pe Români: pe pământul vechii Dacii. De atunci, controversele despre originea Românilor nu s-au mai liniștit. Problema istorică a devenit problemă politică, ceea ce n-a înlesnit cunoașterea adevărului. Pe când cercetătorii români stăruie, cu puține excepții, în afirmarea autohtoniei conașionalilor lor pe teritoriul de azi al României, cercetătorii maghiari susțin implacabil opinia contrară, iar cercetători francezi (F. Lot) și savanți germani (Stadtmüller) pledează și ei, din ce în ce mai frecvent, că patria originară a Românilor se găsește la sud de Dunăre, adică în afara hotarelor statului românesc de azi.

Motivele invocate în sprijinul acestor vederi au oarecare greutate. În decurs de o mie de ani, așa susțin potrivnicii continuității românești, isvoarele istorice (cunoscute până în anul elaborării acestui studiu - n.r.) nu amintesc despre Români pe teritoriul Daciei vechi. Această provincie a fost parțial evacuată în anul 271, la porunca împăratului roman Aurelian, și de abia în veacul al 13-lea documentele în pomenesc din nou pe Români, în legătură cu țara lor de azi. Dimpotrivă, la sud de Dunăre, o populație românească e menționată cu trei veacuri mai înainte. Adversarii continuității românești afirmă, în continuare, că pe întreaga arie a Daco-României nu s-a păstrat nici un singur nume de localitate și nici un nume tipic, într-o formă care ar fi fost de așteptat, în cazul autohtoniei Românilor. În al treilea rând, după plecarea administrației romane, în Dacia s-au așezat Goții, care au fost stăpânii țării de la 271 până la 575. În Ardeal, de la 453 până la 566, a stăpânit apoi ramura germanică răsăriteană a Gepizilor și urme ale acestor două popoare germanice se găsesc pe teritoriul Daciei până în veacul al 11-lea.

Deci, dacă Românii ar fi locuit toată vremea în așezările lor de atunci, ar trebui să găsim la ei, așa cum afirmă adversarii autohtoniei românești, resturi lingvistice ale stăpânilor și vecinilor lor germanici, după cum se găsesc și în limba franceză numeroase cuvinte de proveniență francă, în italiană din vizigotă și longobardă, sau cum se găsesc în Franța meridională și în penin-

sula iberică cuvinte de origine vizigotă. În daco-română, dimpotrivă, nu poate fi dovedit nici un termen germanic vechi. Acestor trei argumente, negative, li se adaugă și un altul, pozitiv. Structura limbii române arată o înrudire atât de strânsă cu albaneza, încât ambele limbi nu se poate să se fi format decât în vecinătate nemijlocită. Însă, de vreme ce nimic nu dovedește că Albanezii ar fi trăit vreodată la nord de Dunăre, această atingere trebuie să fi avut loc în sudul marelui fluviu.

Toate aceste argumente au fost debătute decenii de-a rândul, în toate sensurile, fără să fi fost cu putință să se ajungă la un acord. În cele ce urmează, îmi propun să arăt că tăcerea istoriei nu este atât de absolută cum o înfățișează adversarii continuității românești și că numele de localități vechi romane nu lipsesc din cuprinderea teritoriului în discuție; în sfârșit, că se găsesc și în limba română împrumuturi lexicale din isvoare germanice. Numai argumentul al patrulea, cel pozitiv, nu poate fi dat de o parte cu ușurință, motiv pentru care și cercetătorii români afirmă că limba română s-ar fi format, măcar în parte, pe un teritoriu unde populațiile romanice și albaneze se învecinau, și anume în vechiul teritoriu de graniță dintre Sârbi și Bulgari, în valea Timocului. Însă nu se poate ajunge la cunoștințe noi doar prin corecția teoriilor vechi. Nu putem spera să scoatem problema autohtoniei Românilor din sfera disputelor științifice și neștiințifice și să ajungem, astfel, cu un pas mai aproape de adevăr, decât cu ajutorul unei metode noi și folosind materiale de studiu noi.

Disponem acum de un astfel de material nou de studiu în volumul întâi al *Atlasului lingvistic român*, care îngăduie pentru prima dată aprecierea repartiției geografice a unei părți considerabile a lexicului român. Până acum, s-a constatat deseori că, spre deosebire de situația din limbile neolatine ale Apusului, româna este puțin diferențiată dialectal. În distribuția lexicului, se distinge totuși într-o oarecare măsură o arie dialectală din sud-est de o arie dialectală a nord-vestului. Este drept, o astfel de diferențiere a lexicului poate fi de dată recentă, în care caz nu are valoare în problema originilor Românilor. Însă, dacă un astfel de dualism lexicologic poate fi urmărit până în vremea Romanilor, atunci acest fapt lingvistic capătă relevanță istorică. În fiecare caz în parte, a deosebi ceea ce este vechi de ceea ce este nou pretinde o analiză dintre cele mai migăloase. În ceea ce mă privește, nu urmăresc decât să scot la suprafață câteva aspecte lingvistice, poate de mică însemnătate când le privim izolat, dar capabile să aprindă o nouă lumină în besna trecutului când sunt privite în ansamblu.

Prima hartă ne indică o serie de *isozone* caracteristice pentru regiunea de sud-est a limbii daco-române. Aici, de pildă, locul denumirii latine *ren* a fost luat de derivatul cu funcțiune diminutivă *renunculus*, care a devenit azi rinichi, pe când în restul teritoriului lingvistic daco-român persistă azi o altă derivație din aceeași rădăcină, *rărunchi*. Această coexistență a lui *reniculus* și *renunculus* datează încă din epoca latină. *Reniculus* spuneau Romanii în Gasconia, în Sardinia și în partea de miazăzi a Imperiului Roman de Răsărit.

Renunculus era forma folosită de Francezii din nord, a Romanilor de pe culmile Alpilor, din Rethia și Noricum și, în sfârșit, derivația din același timp poate fi întâlnită și pe teritoriul lingvistic daco-român, cu excepția Munteniei și a altor zone. Încă din această primă considerație rezultă că populația românească trebuie să fi provenit din cel puțin două ținuturi-matcă: dintr-unul care se găsea la miazăzi și stabilea legătura cu Românii din sudul Dunării și dintr-altul, care se găsea la miază-noapte, înlăuntrul teritoriului lui *renunculus*, sau care a fost cel puțin separat în spațiu de întâiul ținut matcă, dacă întreaga populație care folosește *perenunculus* ar proveni dintr-o imigrație.

Tipul *renunculus* pentru *ren* arată că acea comunitate lingvistică ce utilizează cuvântul avea în *-unculus* un sufix viu și adaptabil. Cine spune în dialectul său *Maderl* în loc de *Mädchen*, spune și *Bacherl* în loc de *Bächlein* și *Buberl* în loc de *Bübchen* etc. etc.; pentru acesta *-erl* este un sufix viu și într-una adaptabil; *-chen*, *-lein* nu-i sunt cunoscute decât ca forme literare. Putem deduce pur teoretic că oamenii care spuneau *renunculus* cunoșteau și alte derivative *-unculum*, care nu erau întrebuițate de celălalt grup de înaintași ai Românilor. Ceea ce se și întâmplă. Acolo unde domină *renunculus*, se spunea și *manunculus* pentru *manuculus*, *mănunchi* în româna de azi; iar pentru *genunchi* se rostea, în locul dealtminteri foarte răspânditului *genuculum*, forma *genunculum*, *gerunchi* pe românește alături de *genunchi* și altele. Regiunea nucleu din nord-vest arată, în genere, alte deprinderi lingvistice pe tărâmul derivărilor. Pe prima hartă, o linie de graniță masivă încadrează aria pe care, pentru *neg*, dăinuie latinescul *naevus*, în timp ce restul teritoriului lingvistic românesc folosește în acest scop o derivare terminată în *-ellus*.

Și în cazul altor termeni, prezentați pe harta a doua, se vedește același dualism lexicologic al teritoriului lingvistic daco-român. Liniile de graniță dintre cele două arii împrejmuiesc, și în privința acestui al doilea grup, nu numai Muntenia, ca în cele trei cartografieri de pe prima hartă, ci trec din răsăritul Bucovinei spre sud-vest, până la vechea frontieră dintre Ungaria și Țara Românească, granița dintre Banat și Oltenia. Fără a putea insista asupra amănuntelor, menționez în treacăt că, spre răsărit de această linie de graniță, se spune pentru a denumi *spatele* latinescul *spinale*; la apus *spathae*, în sensul propriu *omoplat*; la răsărit, pentru *tâmpă*, se utilizează *templa*, la apus *occulus ille orbus*, adică, în sensul propriu, *ochi orb*; la răsărit *inquietus* pentru *încet* la apus o derivare din *lenis*, *blând*. Când comparăm între ele prima și a doua hartă este bător la ochi că, în cadrul teritoriului lingvistic coerent românesc, stau față în față două subdiviziuni, care nu s-au atins decât într-un loc, în sud-vestul Ardealului. Mai spre miazăzi, Oltenia deține o poziție intermediară, spre nord-est Moldova și Basarabia. Ni se impune astfel părerea că, dinspre cele două teritorii cu vechi așezări, populația s-a apropiat, până ce s-a întâlnit în zonele intermediare și a umplut, la urmă, întregul spațiu despărțitor.

Dar nici întinderea întregă a teritoriului dialectal de la nord-nord-vest,

unde se spune *azi oculus ille orbus* de pildă, în loc de *tâmplă*, nu este loc de veche așezare românească. Căci, în multe părți ale întregii acestei arii, sub oglinda românească de azi, găsim lexic slav sau maghiar. Peste substratul latin, se așează întâi un strat lingvistic sau două, până ce, în sfârșit, limba română acoperă întreaga suprafață. Acolo, geografia lingvistică devine geologie lingvistică.

Folosirea toponimiei în vederea lămuririi unor procese preistorice nu are nevoie de justificări teoretice. Oriunde nu s-a produs o discontinuitate culturală, numele de localități și de locuri se transformă de la un grup lingvistic și de colonizare la celălalt. Popoarele pier, iar numele dăinuiesc. Dacă, deci, aici, pe pământul României, apar nume slave, iar numirile folosite în antichitate s-au pierdut, aproape fără excepție, aceasta dovedește că, prin imigrarea Slavilor, cultura romano-slavă a fost nimicită aproape în întregime. Însă, de vreme ce numele perioadei slave dăinuiesc, la rândul lor, deci au fost primite de Români, urmează că expansiunea română n-a reprezentat o cesură culturală, ci, dimpotrivă, că ambele popoare s-au contopit organic.

Întâia imigrare slavă pe teritoriul Daciei vechi pare a se fi produs în cursul veacului al VI-lea. Întinderea ei în partea de apus a teritoriului lingvistic daco-român o învederează un tip de nume de localități, care derivă de la anume concepții juridice proprii vechilor Slavi. În întregul Banat, în Oltenia și în sudul Ardealului putem întâlni nume de localități care sună *Ohaba* sau *Ohabița*. Acest termen însemna, la început, la Slavi, o gospodărie ereditară scutită de dări. Numele persistă, deși semnificația lui a devenit demult neînțeleasă. E posibil, fără îndoială, și desigur e și probabil, ca printre Slavii la care se găsea instituția juridică a oabei să se fi găsit așezări de populații românești, ca minoritate, care lingvistic nu devin manifeste. Însă faptul nu poate fi dovedit.

Dar și cuvintele împrumutate ale unei limbi au o mare valoare lămuritoare. Fac abstracție aici de cuvintele împrumutate de ordin pur literar, care sunt importate întâi de toate pentru cunoașterea culturii spirituale a unui popor. Dar și în rândul termenilor împrumutați fără intermediul literaturii, care trec de la un popor la altul, trebuie să distingem două grupe. Prima grupă o alcătuiesc cuvintele împrumutate care corespund unei necesități. Chiar numele arată limpede ce reprezintă ele. Cuvinte împrumutate care corespund unei necesități găsim totdeauna acolo unde influențează o cultură străină superioară sau unde o cultură sau administrație străină e impusă. Astfel de cuvinte împrumutate nu îngăduiesc nici o deducție cu privire la așezarea mai veche sau mai recentă a popoarelor, ce au ajuns în contact în decursul istoriei lor. Astfel, nu se poate trage din denumirile românești ale rânduiei de stat medievale, de origine slavă, concluzia că Slavii reprezintă în România de azi un substrat etnic, tot așa cum din faptul acesta nu se poate demonstra nici contrariul. Altfel se întâmplă, însă, cu exprimările vieții sufletești, ale afectului, sau cu expresiile de mică gospodărie, care n-au valoare de circulație dincolo de familie. Astfel de termeni nu pătrund dintr-o limbă în alta sub pre-

siunea unei pături etnice suprapuse cu autoritate. Ele rămân limitate la comunitatea lingvistică căreia îi aparțin și acolo unde două popoare conviețuiesc. Deci, dacă vom întâlni cuvinte împrumutate și din această categorie într-o anumite limbă, putem trage concluzia că ele provin de la o populație desnaționalizată, de la un substrat etnic.

Astfel, de pildă, daco-româna dispune de doi termeni pentru denumirea suspinatlui: *a suspina*, care este de origine latină și *a ofta*, de origine slavă. Nu subzistă nici o necesitate de a împrumuta un alt cuvânt pentru aceeași reprezentare. Totuși, graiul Banatului, adică a regiunii în care am constatat prin nume ca *Ohaba*² un vechi substrat slav, și-a însușit pentru a suspina sârbescul *suskati*, a șopti, sub forma *a șuşcăi*. Procesul acesta nu are înțeles decât dacă presupunem că o populație sârbă, în al cărei lexic exista *susk* pentru denumirea suspinatlui, a păstrat această expresie fonică și expresivă, când pentru rest a primit româna ca limbă de comunicație. De aici decurge deci concluzia că peste populațiile vechi slave, de la care provin numele *Ohaba*, s-a suprapus o pătură slavă recentă, de nuanță sârbească pronunțată. Populația română a Banatului nu e deci autohtonă. Din nou însă, trebuie să adăugăm, dintr-un început, că încă înainte de imigrarea celei de a treia pături de populație a acelor Romani cărora trebuie să le fie atribuită romanizarea definitivă a regiunii, se poate să fi trăit ca minoritate, printre Slavi, alte populații romanice.

Din întreg teritoriul pe care se folosește azi, de pildă, *occulus ille orbus* pentru *tâmplă* trebuie scoase, deci, părți însemnate ca regiuni cu substrat străin, înainte să putem răsbi până la sâmburele propriu-zis al ariei dialectale românești de nord-vest. Astfel, întâi Maramureșul și nordul Sătmăruului. Ceea ce reprezintă în sudul teritoriului lingvistic daco-român Slavii meridionali, reprezintă la nord, începând din veacul al XII-lea, Rutenii³, respectiv Ucrainenii. Făcând abstracție de Moldova și de Basarabia, al căror substrat ucrainean este necontestat, acești reprezentanți ai Slavilor de nord au înaintat departe spre miazăzi și apusul României Mari de astăzi. Ei sunt numiți de Unguri *Prpszi*, de Români *Ruși*, iar de Germanii din Ardeal *Reussen*. Astfel de așezări de maloruși sunt, de pildă, Orosfaia în județul Cluj, Rusciorii, în vechime Villa Ruthenica, în părțile Sibiului, Rusu de Jos în județul Someș etc. Aceste promontorii sudice ale Rutenilor au fost totdeauna frânturi etnice neînsemnate în mijlocul populațiilor romane și a Maghiarilor; nu pot fi socotiți nici ca populația cea mai veche așezată aici după epoca romană. Totuși, ruteana este încă și azi limba de comunicație a unei minorități de 20-30 și, respectiv, 10-20 la sută din populația totală, în județele Maramureș și Sătmăru, și aici se poate vădi, cu ajutorul cuvintelor de împrumut din ruteană în româna regională, că româna s-a întins de fapt în dauna rutenei în epoci recente. Astfel, aici se folosește în locul lui *gust*, provenit din latină și de o răspândire generală, *cușăiesc*, împrumutat din ruteană; în loc de *cuvânt* slavul *besiadă*; pentru *a frământa*, exprimat de Românii regiunii dialectale de nord-vest prin *subigere*, acești Ruteni românizați folosesc *a povălui* din *povaliti* etc.

Întrebarea cine, Românii sau Ungurii, pot ridica în Ardeal și Banat pretenții de prioritate ne conduce pe terenul politicii. O astfel de pretenție, e drept, nu are decât o valoare sentimentală, căci, altminteri, România fostă sub stăpânire austro-ungară ar trebui împărțită între Sârbi, Ruteni, Germani și Români, presupunând că popoare germanice n-ar anunța drepturi de prioritate la succesiunea Goșilor și Gepizilor și că Roma, ca mamă a Daciei, și Turcii, ca rudele cele mai apropiate ale Pecenegilor și Cumanilor, la rândul lor, n-ar ridica pretenții la succesiune. Oricum, nu fiecare cuvânt împrumutat din maghiară, care trăiește azi în limba Românilor din Ardeal, poate fi socotit drept dovadă a unui substrat etnic maghiar. În părțile României Mari ce au aparținut Austro-Ungariei maghiara a fost limba administrației și a culturii superioare. Deci, dacă pentru *bolnav* ungurescul *beteag* este termenul folosit aproape exclusiv în româna din Ardeal, faptul se explică prin aceea că medicii erau formați în universități maghiare, în limba maghiară. În schimb, putem evidenția un substrat maghiar acolo unde expresii maghiare apar în interiorul teritoriului lingvistic român sub forma unor insule lexicale. Acesta e cazul în Ardealul de răsărit, în regiunea Secuilor, care mai constituie majoritatea și acum în județele Ciuc, Trei Scaune, Odorhei și în sudul județului Mureș. Aici, de pildă, expresiile pentru *murdărie* și *murdar* sunt de origine maghiară și la populația română, și anume *mococ*, *moccas* etc. Nu trebuie scăpat din vedere că avem de a face cu cuvinte care n-au cătuși de puțin valoare de circulație, care n-au ajuns de la Unguri la Români pe calea învățării limbii.

Și nordul Banatului este o regiune cu substrat maghiar. Aici, populația maghiară la origine a avut pentru denumirea gleznei un termen *csuklou*, în timp ce Românii, așezați în aceleași regiuni, foloseau în acest scop latinescul *nod(us)*. La desnaționalizarea acestei populații maghiare a fost adoptat, e drept, termenul nou *nodu*, dar s-a păstrat terminația vechiului *csuklou*. Astfel rădăcina termenului *nodău*, folosit acum acolo, este românească, iar terminația o rămășiță a vechiului substrat etnic.

Deosebit de aceste două regiuni, cândva, după toată probabilitatea, de substrat pur maghiar sau maghiaro-slav, mai trăiește din loc în loc la nord-vest o minoritate maghiară de 30-40 la sută. Aici au pătruns în maghiară și numeroase cuvinte împrumutate din limba românească, ceea ce pare a arăta că aici n-au fost numai românilizate elemente etnice străine, ci că au fost maghiarizate și sate românești. Aici, lingvistica în de ea nu îngăduie stabilirea priorității unuia din cele două popoare. Probabil că ambele au pătruns concomitent în regiune, așezările lor întrepătrunzându-se.

Am pomenit până acum de două ori așezările paleoslave din veacul al VII-lea, a căror arie maximă indică numirile în *Ohaba*. O parte a acestor coloni paleoslavi s-a deplasat mai târziu spre sud, o altă parte a rămas la nord de Dunăre. Acest substrat paleoslav iese la iveală încă și acum în chip de cuvinte de împrumut în județul Hunedoara, la sud-vestul Transilvaniei. Nu e o întâmplare că Slavii aceștia rămași s-au așezat tocmai în luncile fertile ale

văilor, de-a lungul Mureșului, de pildă, unde se găsea încă din vremuri preistorice unul din centrele culturale ale Transilvaniei de mai târziu. Cuceritorii au luat în stăpânire partea rodnică, cultivată deja, a țării, împingând în munți populația autohtonă.

Toate aceste regiuni cu substrat neroman trebuie date la o parte când urmează să fie desghiocată regiunea matcă, centrul de expansiune al Românimii din cadrul regiunii dialectale de nord-vest.

Ceea ce rămâne este evidențiat pe harta III, prin nuanța cea mai închisă. Este regiunea Munților Apuseni, a dealurilor din apusul Transilvaniei, ținutul accidentat de pe coastele apusene ale căruia isvorăsc cele trei Crișuri și ale căruia ramificații răsăritene sunt udate de Arieș și de Ampoiu. Este regiunea vechilor băi de aur de la Abrud și Zlatna.

Dacă aceste rezultate, stabilite exclusiv pe baza unor raționamente de geografie și de geologie lingvistică, este întemeiat, atunci dacă într-adevăr în acești munți, care ating 2000 de metri, s-a păstrat o populație romană veche, atunci trebuie să găsim și alte dovezi pentru autohtonía Românilor ardeleni. Într-adevăr, acestea se și găsesc peste tot, de îndată ce regiunea despre care e vorba e bine delimitată. Unul din aceste argumente ne conduce pe tărâmul evoluției fonetice.

Pentru *debil*, *lipsit de putere* și pentru *descărnat* româna și-a însușit termenul slav *slab*, încă din epoca paleoromână, căci cuvântul se găsește și la Românii trăitori la miazăzi de Dunăre, care s-au despărțit pe la anul 1000 de rudeniile lor de la nord. Însă pe o arie compactă, care înglobează în întregime regiunea matcă de la nord-vest, delimitată mai sus, și care o depășește chiar înspre apus, cuvântul nu se pronunță *slab*, ci *sklab* (s-a interpus între *s* inițial și *l* următor un *k*). La fel, acolo se pronunță, pentru cuvintele *sloată*, *sloi*, *slovă*, *slugă* etc., *skloată*, *skloi*, *sklovă*, *sklugă* etc. Înlocuirea lui *sl* prin *skl* se produce fără excepție, cu rigoarea unei legi a naturii.

O astfel de constatare, la început, pare a fi lipsită de orice importanță și prin urmare nespecialistul va putea pricepe cu greu cum pot reține astfel de observații atenția unor cercuri serioase. De fapt, cuprinsul *material* al observației nici nu are importanță științifică. Aceasta ea o primește abia când întrevădem în dosul formulelor fonetice omul care vorbește. O schimbare de sunet, cum este cel de la *sl* la *skl*, nu-și are rădăcina în tendințele de evoluție ale românei. Ea nu poate fi redusă nici la influența substratului slav sau maghiar, căci în maghiară grupul de sunete *skl* lipsește cu totul, iar faptul că schimbarea nu este nici slavă îl atestă cuvântul inițial *slab*, cu grupul *sl*. În schimb, introducerea nui *k* în grupul împrumutat sau nou format *sl* este pe linia evoluției latinei vulgare și a limbilor romanice. Astfel, în latina vulgară, *insula* a devenit *isla*, *iskla* și când mai târziu din limbile germanice *sl* a pătruns în limbile romanice în cuvinte ca *slaints*, *slimb*, *slitgan*, grupul de sunete *sl*, care lipsea în fonetica latină, a devenit pronunțabil prin înserarea unui *k*⁴. Întrucât, deci, azi se pronunță acolo pentru *slab* din româna comună *sklab*, fonetica veche latină irupe în această pronunțare cu aceeași forță, ca în

veacul al V-lea pe pământul Franței meridionale și al Italiei de nord. Aci, în Munții Apuseni, se află, deci, patria originară a unor expresii ca *renunculus* pentru *reniculus* de la miazăzi; numai aci dăinuiește înăuntrul romanei de răsărit *zoccus*-opincă atât de răspândit în romana de apus. Aci, la *Ampeium* se găsesc încă din antichitate dovezi pentru folosirea cuvântului *luna*, cum arată o inscripție, în înțelesul de douăsprezecime a anului, pe care îl prezintă numai daco-romanul *lună*. Mai la sud, *luna* și *mensis* este și în românește tot atât de separat ca în romana de apus.

Și numele de locuri și de fluvii din această regiune atestă autohtonismul Românilor. Lipsa tradiției latine pe tărâmul toponimiei a fost invocată ca un argument de căpetenie contra ipotezei continuității române. Acest argument este adevărat, în genere, pe pământul daco-roman, nu însă aici. În centrul ținutului accidentat al Munților Apuseni se găsește orașul Abrud, un nume care derivă din latinescul *Abruttum*, *Abrittum* cunoscut din documente și care va fi însemnat la origină *aurca* și numele Zlatnei, ce se găsește la miazăzi de el. Numele acesta nu poate să fi ajuns la Români prin mijlocirea slavă, maghiară sau turco-tătară. *Ampeium* nu mai denumește o localitate ce se găsisese la sud de *Abruttum*, dar a fost receptat de Unguri, în veacul al XI-lea, în forma *Ampei*, care arată o evoluție pur romană, ca denumire a râului lângă care se aflase orașul Ampeium, dăinuind și azi în limba maghiară sub înfățișarea Ompoly. O evoluție latină neîntreruptă mai arată numele celor trei Crișuri, care se cheamă unguerește *Körös*. Numele se leagă nemijlocit de Grisia, Grissia și altele similare, păstrate din antichitate. Și orașul Turda, de pe coasta răsăriteană a regiunii matcă de la nord-vest, a fost interpretat de Sextil Pușcariu într-un mod convingător, ca dovadă pentru autohtonismul Românilor în Transilvania. Numele dace de orașe cuprindeau adeseori, ca parte a doua, *dava*, care poate fi tradus prin «oraș întărit». Orașul Turda însă este străbătut de râul numit Tur. Așa cum de pildă cetatea care a fost clădită pe Salzach a fost numită Salzachburg, Salzburg, așa se chema orașul așezat pe Tur, Turidava. Numai pe buze romane un astfel de Turidava, nepăstrat ca atare în inscripții, dar care mai poate fi descoperit cândva, putea deveni Turda, de vreme ce din toate limbile ce se întâlnesc aci numai Româna suprimă *v* intervocalic.

Cum am avut prilejul să sugerez, întregul teritoriu lingvistic daco-român este presărat cu nume de localități slave, semn al puternicei interpenetrații slave, care a început în veacul al VI-lea și a durat tot cursul întâielelor secole ale Evului Mediu. În veacul al IX-lea urmează descălecarea unguerească, întâi în șes, iar din veacul al XI-lea și în Transilvania. Și această acțiune de colonizare maghiară a adus numeroase nume noi în regiune. Astfel, de pildă, din 230 de localități din raza Văii Arieșului și Ampoiului, dintre care cea din urmă se găsește în ținutul matcă de nord-vest, numai 87 sunt întemeiate de Români, față de 110 de origine maghiară și de 32 de origine paleoslavă.

Cu totul altul este raportul reciproc dintre numele de munți. Dintre

acestea 13 sunt românești, numai 4 ungurești, pe când denumirile slave de munți lipsesc cu totul. Aceasta se explică nu printr-o aversiune a Slavilor de a se așeza pe culmile munților, căci peste tot aiurea putem constata și prin denumirile de dealuri prezența Slavilor. Dacă tocmai în regiunea delimitată aci numele de dealuri nu sunt slave, faptul se explică prin împrejurarea că aceste vârfuri au rămas totdeauna în raza populației romanice, în timp ce luncele roditoare din văi au fost ocupate de cuceritorii slavi.

Cu aceste rezultate ale istoriei lingvistice concordă și indicațiile sărăcăcioase ce pot fi scoase din istorie. Așa numitul notar anonim al regelui maghiar Bela (al II-lea sau al III-lea), care, chiar dacă însemnările lui nu pot trece drept mărturii istorice necontestate, a folosit totuși tradiții vechi, relatează că pe vremea descălecatului maghiar, în *Terrae Ultransilvaniae*, după Drăganu în ambele văi ale Someșului, ar fi stăpânit un anume *Gelou*, de origine un *blacus*, adică un Român, în a cărui țară conviețuiau *Blasij et Sclavi*, după terminologia vremii, adică Romani și Bulgari. Numele curios de *Gelou* Drăganu îl pune în legătură cu numele localității Gilău, ce se află pe coasta de nord a regiunii matcă studiate de noi, la sud-vest de Cluj. Prin urmare, în vremea descălecatului maghiar, Romanii coborâseră de pe culmile Munților Apuseni în lunca văilor și au întemeiat un fel de organizare de stat primitivă, care, e drept, n-a putut face față incursiunii maghiare. Această dovadă în favoarea priorității Românilor în Transilvania de apus se găsește în deplină concordanță cu rezultatele cercetării lingvistice.

Am pătruns astfel pas cu pas până la sămburele Românimii de la nord-vest, în patria originală, dacă nu a Românilor, totuși în cea a Românilor ardeleni. Spre a vedea clar am trebuit să umblăm același drum anevoios spre miezul regiunii *reniculus*, ca să răsbim și aci la sămbure. Îngăduiți-mi să anticipez rezultatul cesteilalte cercetări: un ținut matcă pur românesc se găsea încă în veacul al VII-lea, adică în timpul imigrării bulgare în Balcani, pe ambele maluri ale Dunării de jos. Anume între Giurgiu și Cernavodă, apoi la nord, în șesul dintre Dâmbovița și Argeș a pulsat, cum arată arheologia, în epoca dintre 400 și 600, o relativ puternică viață culturală, care nu putea avea aci decât o cultură romană.

Un al treilea ținut matcă românesc a fost slavizat în cursul Evului Mediu. Este regiunea ce se înfige între Sârbi și Bulgari, ca o pană, și se găsește la sud de Dunăre, în prelungirea Banatului și a Olteniei. Istoria tace și despre acest centru românesc; cercetarea lingvistică, însă, nu poate păstra nici o îndoială despre ființarea lui. Fiecare dintre aceste trei ținuturi matcă romane de la începutul Evului mediu, ar fi pierit în furtunile de la sfârșitul epocii năvălirilor, dacă ar fi rămas izolat. Putem stabili aceasta din soarta unei alte frânturi etnice romanice, care, în dealurile de la apus de Balaton, a înfruntat vremea năvălirii Hunilor, Gepizilor, Longobarzilor și a Slavilor, până cel puțin la anul 900. Lăsat pe seama propriilor sale forțe, acest promontoriu al romanității a pierit ca și Romanii izolați de la răsărit de Rin.

S-a spus că e un miracol al istoriei că Romanii de la miază-noapte de

Dunăre nu numai că și-au păstrat în decursul năvălirilor de popoare, timp de 1500 de ani, neamul, ci au avut și forța de a asimila o serie impunătoare de alte neamuri. Ne pare într-adevăr o minune să vedem că o minoritate etnică, cu liturghie slavă și a cărei formă de stat este slavă, se impune peste tot și înmănunchiază, până la urmă, o duzină de neamuri deosebite printr-o limbă într-un singur popor. Această enigmă poate fi deslegată pornind de la o reflecție de istorie lingvistică, în aparență neînsemnată. Am văzut că locuitorii romanici ai munților din apusul Transilvaniei au folosit în loc de forma *slab* a românei comune forma *sklab* și că în trecerea de la *sl* la *skl* un vechi substrat roman s-a ridicat din nou la suprafață. De la cine însă au sau și-au însușit aceste populații romanice pe *slab*, care e redat incomplet prin *sklab*? Fără îndoială că nu de la Slavi, care își aveau încă așezările în luncile văilor, căci lipsea orice rațiune pentru aceasta. Și populațiile romanice din Franța și Italia și-au păstrat expresiile lor pentru debil, descărnat, lipsit de putere și celelalte nu le-au înlocuit prin expresiile echivalente franceze sau gotice. Cuvintele împrumutate nu sunt însușite arbitrar, fiecare împrumut de cuvinte se datorește unui proces lingvistic sau cultural. Dacă deci termenul slav *slab* a fost întâi romanizat în forma *slabbu* în vechea română, faptul nu se datorește populațiilor romanice, care trăiau într-unul sau mai multe din ținuturile matcă pomenite, ci Slavilor care și-au romanizat propria lor limbă. Dar și o astfel de romanizare trebuia să aibă o pricină specială, căci în genere o majoritate etnică nu-și părăsește limba de dragul unei minorități, lipsită de superioritate culturală și politică.

Dacă deci Slavii și-au prevăzut propriul lor *slab*, în Muntenia, sau poate chiar mai devreme, la miazăzi de Dunăre, în ținutul Timocului, cu o terminație română, poate pentru că acest slab avea valori amotive sau afective, ce lipseau lui *debilis* sau *flebilis* de origină romană, lucrul acesta s-a întâmplat pentru că limba romanică era limba de comunicație generală, limba cu valoare de circulație la care se recurgea atunci când reprezentanții diferitelor neamuri, adunate pe pământul României de răsărit, voiau să se înțeleagă. Această română arhaică este dar forma întinerită a așa numitei latine vulgare, care cu veacuri înainte unificase, abstracție făcând de deosebiri dialectale abia sensibile, întregul și imensul teritoriu roman din Occident.

O astfel de limbă de circulație a fost indispensabilă în Europa de răsărit de la începutul Evului Mediu. N-avem decât să ne dăm seama de amestecul etnic din ținutul Albei Iulia, aflat în ținutul matcă de la nord-vest, la anul 1100, adică în vremea penetrației maghiare în Ardeal.

Se găseau acolo întâi populațiile romanice în munți, din a căror limbă provin denumirile Criș, Ampeiu; apoi Slavii care își aveau așezările la Bălgrad (Alba Iulia), Târnava etc.; Pecenegii care au pătruns în Bihor la 1068, au fost bătuți la 1085 de regele maghiar, dar au rămas în parte în țară, cum arată nume de localități ca Bessenyew în județul Târnava Mică; Cumanii, rudele cele mai apropiate ale Turcilor și Pecenegilor, care au pătruns și ei în Ungaria la 1071 și ale căror așezări le mărturisesc nume de localități în județele Arad, Bihor, Făgăraș, Hunedoara și Alba. Dar și denumirea Slavi

este numai un nume colectiv. Trăiau numai în județul Hunedoara, după mărturia numelor de localități, Ruteni, Bulgari, Sârbi, Slovaci și pe lângă ei poate și resturi ale vechilor Slavi, imigrați în veacul al VII-lea. Un astfel de amestec etnic se produsese și în veacurile anterioare, de când Romanii părăsiseră Dacia. El a dominat, la fel, oriunde mai târziu a ajuns să stăpânească limba română. În zona de trecere între Muntenia și Oltenia, în județul Olt de azi, găsim, astfel, în Evul Mediu, pe lângă Slavii imigrați demult și locuitori veniți din Ungaria (Ungureni), Tătari care s-au așezat aci la 1250. Cu două veacuri mai înainte, ținutul era stăpânit de Cumani. Dintre Slavii noi mai găsim Bulgari și Sârbi, pe aceștia mai ales în părțile de apus ale Munteniei. Din toate aceste popoare, numai Germanii și Ungurii au putut să-și păstreze odată cu limba și neamul.

Nu este un joc al întâmplării că tocmai romano-româna a devenit limba de circulație între toate aceste neamuri. Deși Roma a renunțat la 271 la stăpânirea provinciei Dacia și cu toate că, în urma separării imperiului de răsărit, Balcanii au ajuns sub influența spirituală a Bizanțului, latina a rămas totuși limba de stat generală până la începutul veacului al VII-lea. Această limbă de stat și-au însușit-o și au folosit-o, în veacurile VI și VII, Slavii imigrați, dându-i însă înfățișarea ei nouă. Româna este deci latina vulgară adaptată viziunii lingvistice și formei exterioare a limbii Slavilor. Dacă deci, ca să revenim asupra începutului reflecțiilor noastre, păstorii și plugarii retrași în munții de la apus de valea Mureșului au redat termenii generali români *slabu* prin *sklabu*, *slănină* prin *sklănină*, aceasta reprezintă irupția la suprafață a vechiului substrat romanic cu prilejul însușirii limbii de circulație romano-slave. Pe aceasta au putut-o învăța mai ușor decât limba maghiară sau slavă, de vreme ce nu era decât o variantă a propriei lor limbi. Dar și pentru Slavi era mai lesnicios să se folosească de română decât de orice altă limbă în concurență, pentru că româna primise prin răsplămădirea seculară de către buze slave atâtea elemente slave, încât puntea de la limba proprie la limba de circulație nu lipsea mai niciodată. După acestea ajung repede la concluzii.

Continuitatea Românilor de azi e deci mai puțin o continuitate de rasă cât una a spiritului. Populațiile romanice ce trăiau în vechile ținuturi de baștină au devenit pilaștrii unei mari clădiri, ai cărei pereți laterali au fost umpluți cu neamuri de altă proveniență. Forța ce leagă întreaga clădire este limba de circulație comună. Ultimul pas a fost făcut când această limbă de circulație a devenit limba din casă a frânturilor de neam de origine neoromanică. Astfel, limba care păstrează și continuă spiritul Romei a făcut fii noi ai Romei din feluritele neamuri.

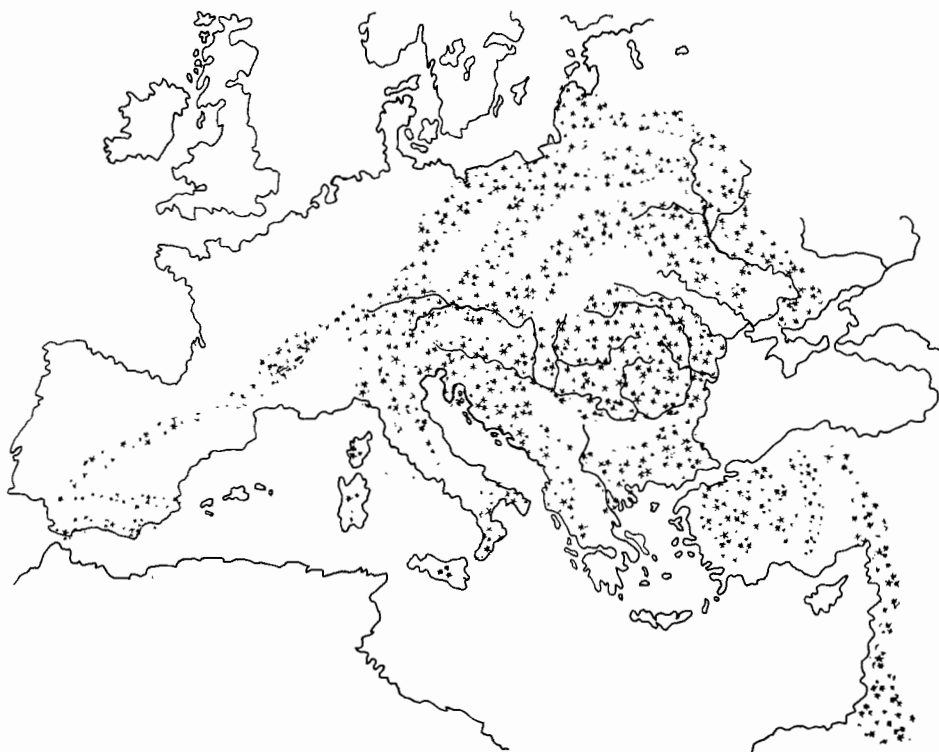
1. Pentru justificarea afirmațiilor din text și pentru indicațiile bibliografice trimit la lucrarea mea asupra Originii Românilor.

2. Interpretarea termenului *ohaba*, după Dragomir, Dacoromania I, 149. Substantivul acesta, nepăstrat în vreuna din limbile slave, derivă din paleoslavul *ohabiti* sau *abstinere*.

3. Indicațiile despre aria așezărilor rutene în România de apus provin din N. Drăganu, *Români în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticii*, București, 1933.

4. Și greaca a efectuat la *sl* străin acest adaus de sunet. Dar lipsesc temeiurile pentru a implica un substrat grec în interpretarea faptelor din Munții Apuseni ai Transilvaniei.

SPAȚIUL TRACIC



«Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor» (*Herodot*)

CUPRINSUL

Leonid A. Gindin, <i>Les Thraces en Anatolie. A' propos d'un des originelles foyers de la langue et de la culture indo-européennes dans la Méditerranée de l'Est</i>	1
Artur Silvestri, <i>Ideea literară străromână</i>	6
Prof. Dr. D. Stăniloae, <i>Contribuția «Călugărilor Sciți»</i>	9
Ernst Gamillscheg, <i>Despre originea Românilor. Argumente lingvistice</i>	12